Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1916)

Artikel: La science et la foi
Autor: Berthoud, Aloys
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379978

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA SCIENCE ET LA FOI (1)

Le premier devoir de la philosophie religieuse qui vise à une synthèse universelle, est de marquer son rapport avec les autres sciences et de délimiter son propre domaine, en tenant compte de tous leurs résultats vraiment acquis. Elle ne saurait faire abstraction des découvertes modernes de l'astronomie, de la paléontologie, de la critique historique, de la psycho-physiologie et autres branches du savoir humain ; car il faut bien que nos diverses connaissances forment un tout, et que notre esprit, qui est *un*, les ramène à l'unité dans sa conscience. De là l'obligation préalable de confronter la science et la foi et de définir impartialement leurs rôles respectifs.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de comparer la place qu'elles occupent dans le monde ou dans l'histoire, quelque considérable et attrayant que put être un pareil sujet. Nous laissons de côté les magnifiques conquêtes de la science et leurs multiples applications à l'industrie, aux besoins pratiques de la société, à l'amélioration du bien-être, de même, hélas, qu'au perfectionnement des engins de guerre. Ce qui va retenir notre attention, c'est le but qu'elle poursuit de propos délibéré et sa méthode de travail.

Nous n'avons pas non plus à parler de la foi déjà fixée, intellectualisée dans les *credo* traditionnels, ou cristallisée dans ces institutions vénérables qu'on nomme les *Eglises*. Nous la prenons dans son principe élémentaire, à sa source première et

(1) Fragment d'un discours prononcé le 19 octobre 1916 à la séance de rentrée de la Faculté évangélique de Genève.

intime, où elle ne fait qu'un avec la vie psychique elle-même. A nos yeux, la science et la foi sont deux fonctions cardinales et parallèles de l'esprit, des activités spontanées, aussi légitimes et irrépressibles l'une que l'autre. A la manière du chariot antique, le progrès du genre humain est porté par elles comme sur deux roues également nécessaires, qui se supposent mutuellement. Otez l'une de ces roues, n'importe laquelle, il versera promptement dans les fondrières. Voilà le résumé de notre discours.

*
* *

Qu'est-ce que la science ? C'est l'application rationnelle de notre faculté de connaître à tout ce qui lui est accessible ; c'est l'art d'acquérir le *savoir*. Elle a pour mandat de constater les faits et la relation qui les unit, de dresser la hiérarchie des espèces, des genres, des familles, des règnes, jusqu'à former un vaste réseau embrassant la totalité des choses, et où chacune ait sa place numérotée dans l'enchaînement des causes et des effets. Sans être déterministe ou athée d'intention, elle l'est par sa méthode : déterministe, parce que son but est d'établir entre toutes les réalités composant le monde, un lien logique et nécessaire qui exclut la liberté ; athée, dans le sens premier du mot (avec *alpha* privatif), parce que l'idée de Dieu est d'un autre ordre, qui ne la touche point.

Donc, ne connaissant que des causes secondes, elle explique tout par le milieu ou les antécédents, et ne saurait se départir de cette règle sans paraître se démentir. Aussi ne peut-elle tolérer ni hiatus ni coupure dans la trame universelle. Quand par hasard elle se heurte à un phénomène qui semble réfractaire à ses classifications, elle ne le lâche plus qu'elle n'ait tissé autour de lui quelque ingénieuse hypothèse, qui comble provisoirement la lacune et le fait rentrer dans le rang. C'est ainsi que, faute de données positives sur l'origine de l'homme, elle le rattache théoriquement à la série animale, en supposant l'existence antérieure de types intermédiaires disparus : les *anthropoïdes*. Procédé correct, à condition qu'elle n'érige pas ses hypothèses en *dogmes* et ses conjectures en faits acquis. Les hypothèses sont des lignes idéales, formées de points suspensifs ... en attendant mieux ! Il n'est pas licite de les convertir en lignes continues et définitives. Et c'est ce qu'on fait trop souvent.

Le regretté F. Pillon, directeur de l'*Année philosophique* de Paris, mort en 1914, a signalé la tentation qu'ont les savants « de tenir pour vérités certaines les hypothèses inductives que suggère la science ». Et il ajoutait : « C'est par ces hypothèses que la science proprement dite tend à se transformer en une philosophie déterministe, matérialiste, athéiste » (1909, p. 138).

Le danger est d'autant plus sérieux que, depuis les découvertes de l'hypnotisme et de la « subconscience », depuis les révélations sensationnelles de la psychologie expérimentale, la science moderne a envahi toutes les sphères de la vie humaine, y compris celles dont la foi semblait avoir le monopole. Il n'est pas jusqu'à ces grandes crises religieuses, individuelles ou collectives, dites *conversions* ou *réveils*, dont elle n'ait entrepris de percer à jour le mécanisme complexe et de formuler les lois. Il faut en prendre son parti : pas de sanctuaire où elle ne pénètre, pas d'enclos réservé qu'elle ne regarde comme sien !

D'une manière générale — au moins jusqu'à ce jour — la science envisage l'univers comme une colossale machine, qu'elle s'efforce de démonter pièce à pièce pour en mettre à nu les moindres rouages. Analyser, décomposer, disséquer, tel est son travail de prédilection, pareil à celui de l'enfant qui casse un jouet pour voir ce qu'il y a dedans. Son ambition est de tout savoir, de tout expliquer, de réduire tous les phénomènes à leurs éléments simples, quitte à passer ensuite la main aux philosophes, qui ont la mission de reconstruire en systématisant les résultats. Il est donc évident que, par sa tendance coutumière, professionnelle, elle va en sens inverse de la *vie*, dont la formidable poussée a contraint la nature à se surpasser elle-même, à se compliquer toujours davantage, à s'élever de la matière inerte à l'esprit conscient, de la nébuleuse primitive à l'homme civilisé du XXe siècle, à travers toutes les étapes de l'évolution universelle.

Eh bien, la science moderne entend faire le même chemin à rebours dans toute sa longueur. Elle tient à redescendre de degré en degré cette superbe échelle de Jacob, parce que les mystérieuses circonvolutions de la vie et sa montée en spirale déroutent sa passion rectiligne et son besoin logique. Elle n'a pas de repos qu'elle n'ait rattaché les plus hautes manifestations de la vie mentale, religion, morale, esthétique, à des ébranle-

ments cérébraux ou affectifs, et ramené les faits psychiques à des phénomènes biologiques, ceux-ci à des réactions physico-chimiques, et ces dernières, enfin, aux lois mécaniques de la matière. De sorte qu'on peut affirmer, sans paradoxe, que plus la science progresse, plus elle est... *régressive*. Son idéal serait l'instauration d'un immense musée anatomique, où tous les êtres du monde entier et leurs organes seraient méthodiquement alignés, selon leurs fonctions respectives, et pourvus chacun d'une étiquette. Son triomphe est de résoudre en formules algébriques tous les genres de réalités.

Dès lors, il est permis de se demander ce que devient l'*homme*, à la merci de l'inexorable scalpel. Et la réponse s'impose. Pour la science comme telle, l'homme est un échantillon particulièrement intéressant du musée d'histoire naturelle, un merveilleux produit de l'évolution cosmique, mais pourtant simple phénomène, apparition éphémère comme la brillante écume des flots de l'océan. J'ajoute qu'il serait puéril de s'indigner, inutile de vouloir réprimer la science dans cette œuvre de dissociation et de réduction, qui est sa principale raison d'être et la condition même du savoir. Nul pouvoir au monde ne saurait fixer une barrière à ses recherches et lui dire avec autorité : « Tu iras jusque-là et pas plus loin ! »

En vertu de quoi le ferait-on ? Voulez-vous l'empêcher de perfectionner ses instruments, d'améliorer son télescope pour sonder l'infiniment grand, et son microscope pour déchiffrer l'infiniment petit ? Il va de soi que tous les faits *à sa portée* (je souligne le mot), relèvent de son empire, et il est dans sa nature de ne reculer jamais. Sa propension à manipuler tout ce qu'elle rencontre et à le classer, a quelque chose de fatal. On dirait que, semblable aux phénomènes dont elle parle, elle est poussée par une force irrésistible à suivre sa pente jusqu'au bout. Et ce n'est pas toujours de gaîté de cœur que ses plus illustres représentants procèdent de la sorte ; c'est que, pris eux-mêmes dans l'engrenage, ils sont dominés et entraînés par l'esprit scientifique, auquel ils se sont voués corps et âme.

Le grand philosophe de l'évolution, Herbert Spencer, le confesse avec mélancolie : « Il n'y a, dit-il, aucun plaisir à avoir conscience qu'on n'est qu'un atome infinitésimal sur un globe qui est infinitésimal lui-même, comparé à la totalité des mondes...

Le désir de savoir ce que tout cela signifie n'est pas moins vif chez les agnostiques que chez les autres et il a toutes leurs sympathies. Mais, ne pouvant découvrir eux-mêmes aucune interprétation, ils éprouvent de douloureux regrets à ne pouvoir accepter davantage l'interprétation qu'on leur offre ». (1)

Aveu touchant et instructif de la part d'un philosophe de cette envergure ! Mais sa « douleur » même, en excitant notre sympathie, fait naître en nous le soupçon qu'il doit être victime de quelque malentendu. Son impuissance à découvrir « l'interprétation si vivement désirée », ne semble-t-elle pas nous avertir qu'il s'est trompé de route, en la cherchant par la voie intellectuelle ou scientifique ? Comment n'a-t-il pas vu qu'avec une pareille méthode il devait aboutir à une impasse ? Le problème de la « signification » du monde, n'est pas du ressort des sciences ni de philosophies qui se bornent à les résumer, tel le positivisme. Enchaînée au monde « phénoménal », ce qui veut dire le monde des *apparences*, la science se meut à la surface des choses et n'atteint pas les ultimes réalités. Il lui appartient, et c'est déjà beaucoup, d'épeler mot à mot le grand Livre de l'univers, pour nous montrer la figure, le *comment* de ce vaste organisme ; mais le *pourquoi* lui échappera toujours, ou mieux encore, ne la concerne point.

Renan, avec qui je suis rarement d'accord, a exprimé une pensée qui me paraît juste et profonde : il a dit que « si l'humanité n'était qu'intelligente, elle serait athée ». Elle le serait du moins sans s'en apercevoir, sans en faire un système, et voici pourquoi : notre faculté de connaître est un pouvoir *neutre*. C'est un miroir où se reflètent indifféremment toutes choses, bonnes et mauvaises, une agence anonyme qui reçoit avec une égale complaisance tous les matériaux qu'on lui envoie pour les convertir en *idées*, qu'elle jette ensuite dans la circulation sans souci de leur valeur intrinsèque.

Or, quand l'esprit humain, n'ayant d'autre passion que la curiosité intellectuelle, se *dépersonnalise* à force d'objectivité ; quand il n'est plus qu'un réflecteur de la scène changeante du monde, on peut lui appliquer le mot de Sainte-Beuve, dépeignant son propre état d'âme : « L'intelligence luit sur ce cime-

(1) *Année philosophique*, 1909, page 152.

tière comme une lune morte ». Le tort des savants agnostiques n'est pas d'aimer la science et de s'y adonner sans relâche, mais de se laisser absorber par elle, de s'y enfermer comme dans une tour d'ivoire d'où ils ne savent plus sortir. Ils ne devraient jamais oublier la maxime de Térence : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». L'homme est plus et mieux qu'une machine pensante, qu'un cerveau enregistreur de phénomènes : il a une *âme* qui vit, qui sent, qui aime, souffre, pleure, chante, espère...

*
* *

C'est ici que la foi intervient et qu'elle prend sa revanche. Qu'est-elle, dans son essence intime, sinon une protestation de l'*idéal* contre la réalité ? A l'inverse de la science, qui opère en sens contraire de la vie, la foi, dans son germe initial, n'est autre chose que la *vie* elle-même, jaillissant des profondeurs de l'âme pour s'élever plus haut, la vie parvenue chez l'homme au stade supérieur de l'évolution organique et qui ne peut arrêter son élan ; c'est la vie continuant son mouvement ascensionnel, appelant de ses vœux son épanouissement intégral et anticipant l'avenir, la vie en travail d'enfantement pour se créer de nouvelles formes d'existence et cherchant, par delà les phénomènes, à rejoindre la source infinie de l'être.

Et comme la vie est une synthèse où chacune de nos facultés a sa part, il en est de même de la foi. Synonyme de fidélité et de confiance, elle n'est digne de son nom que si le cœur et la volonté s'en mêlent. La confondre avec la *croyance*, acte purement intellectuel, est une erreur aussi funeste que répandue, qui fait d'elle un « corps mort » (Jacq. II, 26). En élaguer la croyance est un raffinement plus moderne, mais pas moins faux, puisque c'est la priver d'intelligence et lui crever les yeux. Or, une confiance aveugle est une déraison. Ce n'est pas tel de nos organes, à l'exclusion des autres, qui alimente la foi. Issue de l'âme entière, elle est un centre d'énergies où l'analyse distingue, comme principaux facteurs, le sentiment religieux, la soif du bonheur, l'instinct moral, le besoin de pardon, et même, à entendre Platon, qui en parle avec enthousiasme, faut-il y joindre le sens esthétique, l'intuition de la beauté pure, idéale, incréée. Voilà, à des degrés divers, autant d'éléments fondus ensemble dans la foi et dont « l'union fait la force », mais qui

peuvent aussi — c'est le cas le plus ordinaire — se dissocier, et par là même s'égarer, s'appauvrir, se corrompre.

Le tourment de l'infini, par exemple, si cher aux Hindous, l'émotion mystique sans la conscience du devoir, n'est pas encore la foi. Elle en est, si l'on veut, la pulsation primaire, mais elle n'est guère en soi qu'une aspiration sourde et inquiète vers cet *Inconnu* dont l'invisible présence nous frôle de toutes parts, un effort haletant de l'âme qui, selon le mot de l'apôtre, « cherche Dieu en tâtonnant » (Act. XVII, 27). Et, tant que la circulation n'est pas rétablie entre le ciel et la terre, tant qu'il n'a pas rencontré son véritable objet, le sentiment religieux, ne pouvant rester suspendu dans le vide, retombe fatalement sur lui-même et se repaît de ses propres rêves, qui, sous le nom de mythologies, trompent sa faim sans l'assouvir.

La religion parfaite sera celle qui, ramenant à l'unité les multiples tendances que comporte la foi, leur donnera satisfaction à toutes simultanément. L'Evangile a accompli ce miracle.

On le voit, entre la science et la foi, il y a dissemblance foncière, contraste absolu. Ce n'est que par une illusion d'optique ou un abus de pouvoir — aussi fréquent d'un côté que de l'autre — qu'elles en viennent à se heurter. Car, si elles forment antithèse, c'est que leurs rôles sont complémentaires et qu'elles sont chargées, par leur concours mutuel, de fournir à l'homme la vérité totale, qui doit le guider dans sa marche en avant. Leur seul trait commun, en effet, est qu'elles ont pour objectif la *vérité*, saisie par chacune d'elles sous un angle spécial. (1)

« Qu'est-ce que la vérité ? » demandait Pilate. Je réponds : c'est *le rapport normal entre l'idée et le fait.* Elle est toujours cela et pas autre chose ; rien de plus, rien de moins. Seulement, pour considérer ce rapport, la science et la foi se placent à deux points de vue opposés et irréductibles, qui sont comme les pôles extrêmes de la mentalité humaine. Je dis que la vérité unit l'idée et le fait, et qu'elle résulte invariablement de leur relation correcte. Mais elle peut les joindre, soit en allant du fait à l'idée, soit en passant de l'idée au fait. Le premier de ces modes caractérise excellemment l'esprit scientifique, le second l'esprit religieux.

(1) La théorie exposée ici est le développement de celle que j'avais déjà esquissée en 1898 dans mon *Apologie du christianisme*, pages 267 et 268.

C'est la *norme* qui diffère, selon qu'il s'agit de la vie ou de l'intelligence, du domaine pratique ou du domaine théorique. Dans ce dernier, le fait est la norme de l'idée, parce qu'il constitue l'élément fixe, définitif, à quoi l'on ne peut rien changer : *ce qui est, est ;* on n'invente pas la nature ou l'histoire, on les constate. C'est donc à l'idée de se conformer au fait, pour que le résultat mérite le nom de vérité. Aussi bien, la science modifie-t-elle constamment ses *idées*, ses lois, ses hypothèses, — et aujourd'hui plus que jamais, — à mesure qu'elle découvre de nouveaux faits.

Dans la sphère pratique, qui est celle de la vie, la marche est inverse. Un être vivant n'est dans le *vrai*, dans la « vérité » que s'il remplit sa destination, s'il obéit à la loi de son être, s'il est conforme à son idée. Le fait est ici l'élément mobile, accidentel, dont l'idée, ou l'*idéal*, est la norme suprême. Tel est le domaine de la foi : elle a pour objet essentiel *ce qui doit être*. A la genèse de toutes ses affirmations, même les plus transcendantes, il y a un *jugement de valeur* qu'elle porte sur les choses, sur l'homme, la nature, l'histoire. C'est ainsi qu'elle postule Dieu, la liberté, le monde à venir, la vie éternelle, et tout ce que ces réalités présupposent quant aux origines et aux fins de l'univers.

De là une série d'énoncés se groupant en un *credo*, expression toujours approximative, mais indispensable, de la vie intérieure. Car la vie ne peut demeurer à l'état de fluide insaisissable. Elle risquerait de se perdre en se volatilisant. Elle tend à s'extérioriser, non pour déchoir, mais pour monter plus haut, par un travail organique tout aussi naturel que celui de la sève dans la plante. De la racine sort une tige, qui prend de la consistance pour porter les rameaux, les feuilles et les fruits. De même, à proportion qu'elle devient consciente, la foi se crée un exposant intellectuel qui lui permet de se propager au dehors ; elle recueille ses impressions, ses expériences, se ramasse elle-même, pour ainsi dire, et formule ses principes religieux et moraux dans un système doctrinal, élémentaire ou non, qui la rend capable de parler et d'agir en connaissance de cause.

Mais, voici le point délicat. La foi ne possède pas la vertu de se discipliner elle-même. Force expansive et primesautière, qui va droit son chemin ayant l'infini devant elle, elle n'a pas qua-

lité pour être son propre régulateur. Visant à l'absolu, elle ne doute de rien, ne connaît pas le relatif, ignore les nuances, néglige la durée et prend aisément ses visions prophétiques pour des réalités actuelles ou imminentes. Affirmer, affirmer encore, elle s'en donne à cœur joie, sans tenir compte des possibilités et des contingences, de sorte qu'il lui arrive souvent de dépasser la mesure et de concevoir les choses autrement qu'elles ne sont.

Elle est, sans doute, selon la belle déclaration de l'épître aux Hébreux (XI, I), « une vive représentation des choses qu'on espère et une démonstration de celles qu'on ne voit point ». Mais il ne lui sied pas de légiférer sur celles qu'on *voit*, de se prononcer *a priori* sur les faits de l'ordre naturel ou historique. Il ressort de nos définitions mêmes, qu'elle doit ici marcher d'accord avec la science, dont les informations lui servent d'écran, lui fournissent un moyen de jalonner ou de circonscrire son champ visuel, et, le cas échéant, de rectifier ses postulats dans le détail en précisant leurs contours.

Plus la foi est impulsive, a de superbes envolées, plus elle doit sentir le besoin d'un modérateur, d'un « stabilisateur » qui la maintienne en équilibre. Autrement, à l'exemple d'aviateurs imprudents, elle pratiquera une devise de casse-cou : tout ou rien ! Dieu est pour elle le Créateur tout-puissant des cieux et de la terre ? Elle en a déduit que l'univers, tel qu'il est, fut tiré du néant par un miracle instantané. Elle reconnaît dans l'homme un fils de Dieu ? Elle en a conclu que, par une opération directe et immédiate, l'homme est sorti parfait des mains du Créateur, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Elle salue dans le Christ le Fils unique du Père, « manifesté en chair » ? Elle en inférait jadis que Jésus de Nazareth jouissait de tous les attributs infinis et n'était un homme qu'en apparence. Elle sait que l'Evangile garantit aux croyants « la vie et l'immortalité » ? Elle a cru y voir que, dès l'instant de la mort, les âmes individuelles cessent tout à coup d'être dépendantes de leurs organes et solidaires de la race, et qu'elles entrent dans la béatitude sans attendre le dénouement du drame universel. Elle discerne dans la Bible la Parole de Dieu ? Partant de là, l'Eglise a statué l'infaillibilité des Saintes Ecritures et « l'inspiration plénière » de tous les livres du Canon !... Que voulez-vous ? La foi ne peut s'em-

pêcher de dogmatiser à ses risques et périls. On le lui reprocherait en vain ; c'est plus fort qu'elle : il faut bien qu'elle « objective » son divin contenu et donne un *corps* à son idéal. (1)

J'ai dit qu'il serait puéril d'entraver la science et de lui crier : halte-là ! Il ne le serait pas moins de tenir ce langage à la foi. On ne saurait d'avance leur fixer de limite ni à l'une ni à l'autre. Elles sont aux antipodes, mais chacune d'elles, coûte que coûte, veut embrasser tout l'horizon, l'une du point de vue céleste, l'autre du point de vue terrestre.

Le tort de la foi (ou plutôt des croyants, car elle est bien innocente de leurs travers), c'est d'être fébrile et impatiente, de vouloir, dans son incompréhension des lenteurs de l'histoire, brûler les étapes, antidater les faits et disposer à son gré « des temps et des moments, que le Très-Haut se réserve de règler à sa guise » (Act. 1, 7). Son tort est d'oublier un peu trop la terre pour le ciel, de méconnaître volontiers le jeu des causes secondes, de voir partout l'absolu, d'exagérer la part du surnaturel ici-bas ; ou, si l'on préfère, d'accentuer le *doit être* au détriment de *ce qui est*, et d'empiéter ainsi sur le terrain de la science, qui a justement pour mission d'étudier le *donné*, de constater ce qui est.

Même sous le régime du christianisme, qui l'a libérée de tout joug, la foi ne peut éviter l'erreur et la superstition qu'en recourant aux lumières de la science, seule en situation de remettre les choses au point. Qu'on se souvienne de Galilée ! Et que serait devenue la grande rénovation religieuse du XVIe siècle, si nos Réformateurs n'avaient pas été de savants humanistes ? Elle eût été impossible, ou elle eût échoué sur les plages arides du fanatisme sectaire.

Il est donc dans l'intérêt de la religion elle-même de consentir de bonne grâce à ce contrôle nécessaire. Non qu'elle doive adop-

(1) Dans son étude, très remarquée, sur *La science et la foi*, M. Adolphe Ferrière supprime entre elles toute chance de conflits en réduisant la première à n'être qu'une méthode, et la deuxième qu'une aspiration. Malgré la grande part de vérité que renferment ses considérants, cette solution, toute théorique, me semble un peu cruelle et contre nature. Elle attache les deux rivales par le pied à deux piquets distants l'un de l'autre, comme deux chèvres dans un pré, pour les empêcher de se battre ! Au fond, toutes deux renferment les prémisses d'une conception générale du monde.

ter sans examen les hypothèses, souvent sujettes à caution, des savants, mais « éprouver toutes choses et retenir ce qui est bon ». Si elle ne doit pas se laisser juguler par la science, elle a du moins l'obligation sacrée de respecter scrupuleusement ses droits et de lui témoigner une bienveillante neutralité, au lieu de frapper de suspicion ses inlassables recherches.

Seulement, il importe que la réciproque soit vraie, si l'on veut promouvoir le genre humain vers ses glorieuses destinées. Nous avons vu où la science finit par aboutir, en monopolisant la *culture*. Liée au déterminisme, ce rouleau compresseur qui pulvérise tout sur son passage, et dont le savant lui-même ne peut se dégager que par un acte de foi, elle tend à miner les fondements de la personnalité, à faire de l'homme un automate, à paralyser ses motifs d'action bonne, à effacer graduellement chez lui le sens de la vie et la distinction du bien et du mal. C'est la foi qui la sauve d'elle-même ! Qu'elle veuille donc à son tour, ne pas sortir de sa compétence pour contrarier sa rivale dans son épanouissement légitime. Elle y perdrait sa peine, et un peu de son prestige, car la foi, d'un coup d'aile, se met à l'abri de ses atteintes...

Le sage qui, selon le vœu de Pascal, cherche à « se dépasser pour être pleinement homme », se laisse tout ensemble inspirer par la foi et instruire par la science. Il leur tend la main comme à deux associées, sachant bien qu'il ne peut renoncer à leur commune étreinte sans se diminuer lui-même. (1)

ALOYS BERTHOUD.

(1) « La science et la religion, loin de s'entre-détruire, s'unissent normalement pour donner à la vie humaine toute sa puissance et toute sa grandeur. » (BOUTROUX)